

<http://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article886>

Elles ont vécu l'évacuation

- Revue N°64 -

Date de mise en ligne : dimanche 28 septembre 2014

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Nous sommes à Villers-en-Argonne le mardi 11 juin 1940 Le maire a fait savoir qu'il fallait quitter le village, ce soir, avant 20 h Il faut tout abandonner Sa maison, ses biens les plus précieux, ses animaux On emporte un minimum de linge, de nourriture, d'objets divers Un dernier regard, une larme essuyée furtivement et c'est fini Reverrons- nous un jour ce petit coin d'Argonne ?

Soixante-quatorze ans ont passé Elles s'appelaient Denise, Lucienne, Charlotte, Ide, Agathe, Germaine.

C'est en 2009 qu'elles m'ont raconté leur évacuation. Pas d'amertume ni de tristesse.

dans leur récit mais le regret d'avoir perdu une partie de leur jeunesse, de leur vie. Elles avaient alors 15, 20 ans Faites lire ou racontez ces terribles moments à vos proches et surtout à la jeune génération. C'est une parcelle de notre histoire.

Raymond Gérardot

DENISE

"Le maire, M. Optat Jeanson, a fait savoir à la population qu'il fallait quitter le village.

Ma tante Antoinette d'Eclaires qui était venue le lendemain pour chercher des affaires a dit : *« C'était un village mort ! Un village fantôme ! »*

Mes parents et moi sommes partis avec nos voisins d'en face, M. et Mme Maigret, à pied derrière la voiture à chevaux. Peu de gens avaient alors une voiture automobile. On avait pris *« un barda »*. La voiture était pleine jusqu'aux *« échelettes »* : draps, couvertures, matelas, linge

On nous avait dit : *« Mettez les affaires que vous n'emportez pas dans une pièce »*. Mais je pense qu'on a dû fouiller partout. J'ai retrouvé un plat dans la cuisinière sous les décombres !

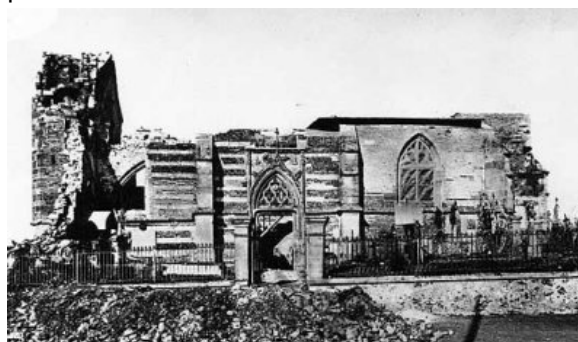
Le premier soir on a dormi à Noirlieu dans de la paille et du foin bien poussiéreux. Ensuite, on dormait où on pouvait : dans les fossés ou sous les chariots pour être abrités des bombes. A Brienne-le-Chateau, la nuit, on a essuyé un bombardement.

Nous avons pris très peu de ravitaillement. On avait l'impression qu'on ne devait plus ni boire ni manger. On était perdu *« à fait »*. En ce qui me concerne, j'ai mangé du sucre et du chocolat pendant quinze jours, sans pain bien sûr !

Les routes étaient pleines de réfugiés qui venaient de partout. Un jour on a dormi dans un fossé. Dans la nuit, une bagarre a éclaté pas loin de moi et quelqu'un a été tué. Une autre fois, un homme à bicyclette s'est approché de nous et nous a dit : *« Ne restez pas là ce soir, allez plus loin, la bataille va avoir lieu ici ! »* Que faire ? On a vu une ferme au loin, en haut d'une côte. On est allé s'y réfugier. La ferme était vide et on a dormi dans la cave. Le lendemain quand on est redescendu, tout avait été massacré, bombardé.

Je pense qu'on est arrivé à une trentaine de kilomètres de Dijon. Je disais toujours : *« Plus on avance, plus on entend le canon ! »* Les Allemands nous ont rattrapés. Je me souviens de ce *« tank »* recouvert d'une immense croix gammée ! Encore aujourd'hui, si je revois une croix gammée sur des journaux ou à la télé, ça me rend malade ! Ea m'a tellement marquée !

Les Allemands nous ont fait arrêter et nous ont donné à manger chaud : du riz avec du veau, moi qui n'aimait pas le riz !... Les Allemands nous ont respectés.



Et ce fut le retour On est rentré par la route d'Ante et en découvrant le village, on a bien vu qu'il n'y avait plus de clocher. Quelle angoisse ! Notre maison !

En arrivant dans le village, mon père est monté sur le tas de décombres et s'est mis à pleurer. Le village avait été brûlé sur 800 m de long. La maison de ma grand-mère n'avait pas été détruite, on s'y est installé. On a seulement retrouvé notre chat (s'il avait pu parler !) on a commencé à ranger, à revivre un peu. Le 14 juillet vers 23 heures, il y a eu un terrible orage sur Villers et la foudre est tombée sur la maison de la grand-mère. Tout a été anéanti, rien n'a été sauvé. On n'avait même pas un mouchoir pour sécher nos larmes

M. et Mme Rollet nous ont prêté deux pièces de leur maison et nous ont donné du pain. On s'est remis au travail, on a refait le jardin, un poulailler.

Le 8 septembre 1941 on est entré dans un baraquement provisoire et c'est seulement 10 ans plus tard que notre maison a été reconstruite.

J'avais 15 ans, ma jeunesse était finie ! Je me suis repliée sur moi-même. Et maintenant, plus je vieillis, plus j'y pense."

LUCIENNE

"Je suis partie avec mes parents. Papa conduisait la jument attelée à une charrette. On avait emporté un peu de nourriture, du linge et de l'avoine. J'avais aussi mon vélo mais on me l'a volé.

Le 1er jour on est allé à Epense. On dormait comme ça se présentait à la belle étoile ou dans une grange. On avançait chaque jour d'une quarantaine de kilomètres. Tout le monde se suivait.

On est allé jusqu'à Â« L'Hérissé Â» en Côte d'Or où on est resté au moins deux jours. Il a fallu revenir à Villers. On a su en route que le village avait été bombardé mais nos deux maisons n'étaient pas détruites. L'une des deux avait été endommagée. On l'a réparée avec des planches et du papier goudronné et on a vécu là tant bien que mal."

AGATHE ET GERMAINE

Avec beaucoup d'humour, Germaine commence le récit en disant : Â« C'était nos vacances !... de drôles de vacances ! Â»

"Nous sommes partis en début d'après-midi.



Un autocar nous a emmenés jusqu'à Heiltz le Maurupt. Nous étions avec nos parents et notre soeur Rose. Comme maman ne marchait pas, nous l'avons transportée dans une brouette récupérée en cours de route. Notre soeur Rose voulait toujours avancer, il fallait filer, filer et à pied ! on avait des baluchons : un peu de linge et de nourriture. On ne nous avait rien dit à propos de cet exode, mais ceux qui nous envoyaient sur les routes ne le savaient pas non plus ! On dormait dans les granges. Un jour, ma soeur a arrêté des soldats français, bien convenables ma foi. Nos parents sont montés dans le camion avec eux. Les soldats les ont déposés sur la place du village de Montier-en-Der. C'est là que nous les avons retrouvés. Nous sommes allés jusqu'à Â« Colombey la Fosse Â» en Haute marne. Les Allemands nous ont rattrapés et même dépassés. Ils nous ont donné du pain noir. On l'a trouvé bon ce jour là ! Il fallait maintenant rentrer à Villers. Une bonne moitié du village était debout et les Â« soutries Â» (décombres) brûlaient encore ! On a retrouvé les bêtes à Passavant, à Eclaires, comme ça, dans la nature. Les vaches n'avaient pas été traites pendant 15 jours, mais petit à petit, ça s'est arrangé ! Notre maison avait brûlé et nous avons été hébergés chez Â« La Rolande Â» jusqu'à ce qu'on nous donne un baraquement. L'évacuation a été une période très difficile de notre vie vous savez ! Nous avions 18 et 19 ans. La jeunesse, chez nous, ça n'a pas existé !"

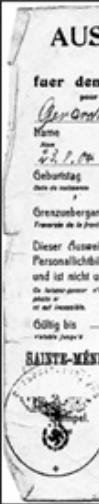
CHARLOTTE

Nous sommes partis à 17 heures avec mon père et Louis mon mari. M. et Mme Guillaume et leur fille Simone, Denise Fauquenot et ses parents étaient avec nous. Deux chariots se suivaient ; Louis conduisait le premier, M. Guillaume le second. On avait emporté de l'avoine pour les chevaux et un peu de nourriture. Je me souviens qu'on avait fait cuire un coq. Le 1er jour, nous sommes allés jusqu'à Noirlieu et nous avons dormi dans un tas de foin. Les jours suivants nous avons dormi dans des granges sur la paille. Un jour on s'est arrêté dans une ferme, en haut d'une côte. J'ai vu un Allemand tuer six soldats français à la mitrailleuse. Les Allemands nous ont séparés vers Â« Laigne Â» en Côte d'Or. On s'est installé dans une maison vide et on a dormi là. Le lendemain nous avons pris le chemin du retour. Quand on est arrivé à La Neuville aux Bois, l'Emma qui était parente avec Louis nous a dit : Â« A Villers il ne reste rien, tout a été détruit ! Â» Elle nous a donné trois poules avant de partir pour nous remonter en ménage. En arrivant dans le village, on est passé devant la maison. Il ne restait rien. Plus rien ! On est allé chez mes parents à la boucherie et on a vécu là jusqu'à ce qu'on nous construise un baraquement. Il a fallu se remettre au travail ! En allant récupérer les animaux perdus dans les bois, nous avons découvert des soldats sénégalais tués lors des combats des 14 et 15 juin. Cette période de ma vie m'a profondément marquée. J'y pense souvent.

IDE

"Nous sommes partis comme les autres le 11 juin 40 avec un cheval et un chariot. J'étais avec ma mère, ma soeur, les enfants et Michèle, une petite de 3 mois. On a emporté tout ce qu'on pouvait : des habits, un peu de nourriture et mon vélo ! On dormait sous le chariot.

La première étape a été Noirlieu. Ensuite je n'ai pas trop de souvenirs.



Un soir, on a trouvé des soldats français qui nous ont offert de la soupe. Moi qui n'aimais pas ça, je ne l'ai jamais trouvée aussi bonne ! Un jour, ma mère est partie chercher du pain et elle s'est perdue. Vous pensez ! Une pareille pagaille !

Je me souviens l'avoir cherchée partout. Nous nous sommes retrouvées par hasard en fin de journée ! Elle avait suivi des gens qu'elle connaissait. On est allé jusqu'à Â« Willy en Traude Â» dans l'Aube. Là on est resté deux jours, installées dans la paille. Nous, on n'a pas vu beaucoup d'Allemands.

Puis ce fut le retour. Pour rentrer à Villers, je suis allée demander un Â« ausweis Â» au bureau allemand pour passer la ligne de démarcation qui était à la gare de Villers-Daucourt. L'Allemand m'a répondu Â« Melle, vous resterez ici ! Â» Je me suis dit : Â« Tu peux toujours courir Â» et dès le lendemain, sans rien demander à personne, j'ai pris le vélo et je suis partie. On m'a laissé passer et me voilà toute seule à Villers. J'ai récupéré tout ce que j'ai pu et j'ai vécu chez tante Camille. Quand ma mère est rentrée, nous sommes allées habiter dans notre maison au bout de Villers. La vie a continué."